

Art Le langage universel des « Signes du corps »

PARIS Une douzaine de photographies d'Alain Soldeville, en noir et blanc, tirées en grand format, sont disposées dans la première salle du Musée Dapper, dont la dernière exposition explore les « Signes du corps ». Chaque image détaille un élément de l'anatomie humaine, masculine ou féminine, qui a la caractéristique d'être orné, tatoué, percé, scarifié. Le photographe, qui ne présente ici qu'une petite partie de son travail sur le thème du corps transformé, a demandé à chacun de ses patients de se mettre en scène par écrit après avoir mis son corps en peinture. « *Mes modifications sont des stigmates : des vecteurs de sens, les traces d'un passé douloureux* », avoue Ariane dans le texte qui accompagne l'image de ses cuisses scarifiées.

Alain Soldeville a voulu traquer les signes de cette vogue corporelle qui touche aujourd'hui une frange importante du monde occidental. Car après avoir échappé aux professions singulières (marins, soldats) et aux marginaux dont les tatouages étaient un signe de ralliement ou un défi, après la transgression du mouvement punk, cette pratique atteint désormais toutes les classes de la société. Mais cette pratique ne tombe pas du ciel : ses racines s'inscrivent dans une tradition millénaire qui ne s'est jamais éteinte.

À la veille de la première guerre mondiale, au Brésil, Claude Lévi-Strauss retrouvait, bien vivante, cette première culture ornementale. « *Il fallait être peint pour être un homme*, note l'ethnologue dans ses *Tristes Tropiques*. *Celui qui restait à l'état de nature ne se distinguait pas de la brute.* » Ce qui vaut pour les Indiens Caduvéo du Brésil semble valable pour le reste de l'Amérique précolombienne : les céramiques présentées par le Musée Dapper témoignent toutes de la permanence de ces « tableaux vivants ». Le plus bel exemple plastique est cette effigie chupicuaro (Mexique), bottie de rouge, le corps enduit d'ocre et zébré de couleurs. L'Asie se pare de métal et les lobes distendus du Bouddha montrent qu'il a renoncé à ses lourds pendants d'oreilles. Ces énormes parures n'ont pas quitté les oreilles des Dayaks de Bornéo, qui les cou-

sent sur leur coiffure pour mieux en supporter le poids.

Avec la région Pacifique, on entre dans un monde où l'art et la manière de peindre son corps, de le tatouer, sont essentiels. Comme en témoigne la belle effigie ulie venue de Papouasie - Nouvelle-Guinée. Ou les exceptionnelles sculptures maories (Nouvelle-Zélande) dont les ciselures compliquées reprennent les motifs qui ornent les corps. Il n'y a pas de différence entre la parure corporelle et les arts plastiques. « *L'ornementation des bâtisses, ou leur tatouage si l'on veut, ne pouvait être moindre que celle des aristocrates dont elles glorifiaient le lignage* », constate Gilles Bounoure. Seul le support change :

là le bois, ici la peau. Cet art, inconnu des Européens, les a d'ailleurs vivement frappés. Le mot tatouage dérive directement du vocable polynésien *tatau* que le capitaine Cook entendit pour la première fois en 1769.

L'Afrique privilégie tout autant les ornements corporels, mais en préférant les scarifications et les peintures corporelles. Partagées pratiquement par toutes les ethnies subsahariennes, les premières renvoient de manière complexe à des fonctions mythiques et thérapeutiques d'où l'idée artistique n'est jamais absente. Les secondes sont « *les prémices d'une identité à reconquérir*, indique Kangni Alem. *Le noir pour dire la maturité, (...) le blanc signe de deuil, (...) le rouge-ocre couleur des initiés, du mérite, des exploits.* » Les masques et les statues reproduisent soi-



gneusement ces codes. Masques blancs fangs (Gabon), peaux zébrées des effigies ejaghames (Nigeria/Cameroun), scarifications reproduites sur les cariatides lubas (Rép. démocratique du Congo), lignes brisées et chevrons des statuets luluwas (Rép. démocratiques du Congo), crânes déformés des populations mangbetues (Rép. démocratique du Congo), marques en losange des effigies baoulées (Côte d'Ivoire).

Mais, pour l'œil occidental, il est difficile d'isoler la signification précise de ces marques – et cela vaut pour l'Afrique comme pour l'Océanie ou les Amériques. D'autant plus que le sculpteur tire également partie de ces marques pour trouver une meilleure solution plastique. La frontière entre le réel, le symbolique

et l'esthétique devient ténue. Il faut alors s'abstraire de la simple délectation pour scruter ces signes du corps, expression d'une esthétique différente, mais aussi langage pour énoncer une relation au monde. L'exercice n'est pas facile.

E. de R.

« Signes du corps », Musée Dapper, 35, rue Paul-Valéry, Paris-16^e. M^o Victor-Hugo. Tél. : 01-45-02-16-02. Du mercredi au lundi de 11 heures à 19 heures. Jusqu'au 3 avril 2005. De 2,50 € à 5 €. Catalogue sous la direction de Christiane Falgayrette-Leveau, Musée Dapper éd., 392 pages, 45 €. Photo : siège à cariatide. Bois et pigments. Hauteur 57,3 cm. Luba. République démocratique du Congo. Don de E. Verdick. Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren. © Hugues Dubois/Africa-Museum, Tervuren.